

rain, et on vit bientôt le poursuivant renoncer de lui-même à la lutte, et la voiture garda son train d'enfer jusqu'aux Champs Elysées.

—Maintenant, aux boulevards ! fit Luce ; il a entendu quand je t'ai dit : " Au bois de Boulogne ", et il va mettre la moitié de la brigade à nos trousses.

Arrivé à la Madeleine, Luce le fit arrêter, lui mit dix francs dans la main, et les quatre personnages continuèrent le chemin à pied.

Il était temps, l'inconnu s'était jeté dans un fiacre qui passait et était arrivé assez tôt pour voir la voiture qu'il poursuivait tourner l'angle de la rue Royale et du boulevard. Quand il arriva lui-même à cet endroit, il n'aperçut plus rien ; son adversaire, à vide, venait de se ranger derrière les voitures de la station ; il le reconnut à la livrée et à l'essoufflement du cheval couvert d'écume... mais que faire, ceux dont il lui importait de ne pas perdre les traces n'y étaient plus.

Luce et ses compagnons passèrent devant la loge du concierge de la rue des Capucines sans éveiller son attention, occupé qu'il était à déguster une gibelotte de lapin, chef-d'œuvre de son épouse, et, quelques instants après, ils se trouvaient en sûreté dans la chambre verte.

Le policier prit une veste d'écurie, une casquette cylindrique, et muni d'un panier, s'en fut à la provision ; il revint avec du pain, du vin, des viandes froides, du jambon et quelques fruits.

Je vous supplie de ne pas sortir avant mon retour, dit-il au jeune comte et à ses deux amis, il est des cas où la bravoure personnelle est inutile, dangereuse même ; vous le voyez, si au lieu de venir vous chercher ce soir je vous eusse simplement donné rendez-vous au dehors, vous étiez pris. Vous eussiez envoyé Laurent vous chercher une voiture ; il y a gros à parier qu'il s'en fût trouvé une à point nommé, comme hier soir pour monsieur le comte le cocher vous eût fait passer par une rue déserte, près d'une embuscade toute préparée, et, peut-être à l'heure qu'il est, la sentence des Invisibles serait-elle exécutée.

Le Canadien n'avait plus l'occasion d'employer ses forces et son courage, mais c'était un homme de sens simple et droit qui, même au désert, s'était toujours rendu à la justesse d'un raisonnement : aussi Luce trouvait-il toujours en lui un partisan décidé et convaincu.

—Soyez certain, monsieur, dit-il au policier, que personne ne bougera avant que vous ne veniez vous-même nous délivrer.

Lorsque notre policier avait affirmé à ses compagnons qu'il n'avait pas l'ombre d'un indice qui pût le mettre sur les traces des trois Russes qu'il cherchait, il ne les avait certes pas trompés, car la piste sur laquelle il allait tout d'abord se lancer, un peu à l'aventure, offrait si peu de consistance, était si précaire, que c'était miracle qu'elle pût le conduire au but.

Or, Luce se mettait en campagne sur cette simple donnée : si, d'aventure, le prétendu général nègre qui s'est trouvé hier avec sa voiture sur le lieu du guet-apens où le comte d'Entraygues a failli succomber était un affilié des Invisibles, ne serait-ce pas dans son hôtel que les trois délégués du Conseil suprême auraient trouvé asile ? La chose serait d'autant plus probable que sa position diplomatique fait de sa demeure un lieu inviolable, au seuil duquel s'arrêtent loi, police et justice.

Et tout en réfléchissant aux circonstances qui militaient en faveur de cette opinion... Luce s'était dit, comme l'agent Froter :

—Il faudra voir !

La première chose qu'il avait à faire était de se renseigner sur l'adresse du personnage qu'il ne connaissait pas ; il entra dans un café du boulevard et demanda le Bottin.

Il chercha un titre : Personnel diplomatique, et eut un éclair de joie en lisant au paragraphe Amérique centrale :

" Don José Corrazzon, ministre plénipotentiaire de la République de Panama, rue de Tilsitt, 14.

—C'est déjà quelque chose, il n'a pas trompé sur sa qualité ! murmura-t-il entre ses dents.

Mais soudain une pensée lui vint, qui rembrunit son front.

—C'est moins une preuve en ma faveur, dit-il en continuant ses réflexions à mi-voix, qu'en celle du comte d'Entraygues, qui persiste à penser qu'il a eu affaire à un véritable gentleman accouru à ses cris !

Mais quand Luce avait une idée dans la tête, il était difficile de l'en déloger, à moins qu'il n'eût mis le doigt sur la preuve contraire.

Il sortit du café, en répétant pour la seconde fois :

—Il faudra voir !

Et il se dirigea du côté de la rue de Tilsitt.

CHAPITRE IV

Les deux policiers

Luce arriva, sans se presser, au coin de l'avenue de Friedland et de la rue de Tilsitt, et jeta un coup d'œil rapide sur l'hôtel et les dépendances habités par le général José Corrazzon.

—Diable ! fit-il en lui-même, ce ne sont point les appointements d'un ambassadeur de la république de Panama qui peuvent permettre de soutenir le luxe qu'indique une pareille demeure.

Le policier entra chez le marchand de vin du coin de l'avenue et fut bientôt en possession de renseignements qui ne l'avançaient pas à grand'chose. Cependant, il lui sembla que le propriétaire de l'établissement en savait plus qu'il n'en voulait dire, et il résolut de le faire parler. Ce moyen était simple, ces honorables chevaliers du comptoir ne refusent jamais un verre de la pratique, cela pousse à la consommation.

Au bout de quelques instants, ils causaient comme de vieux amis.

—Vous êtes dans la boulangerie, mon garçon, fit le marchand de vin.

—A quoi voyez-vous cela ?

—Oh ! affaire d'habitude, on a de l'œil !

—C'est vrai, répondit Luce, mais je connais aussi la pâtisserie, et si je trouvais à m'engager dans une maison bourgeoise assez conséquente pour avoir besoin d'un chef pâtissier, j'accepterais volontiers. Vous ne pensez pas que je pourrais trouver mon affaire chez ce général Cor... Corra... comment l'appellez-vous ?

—Don José Corrazzon.

—C'est cela... Que dites-vous de mon idée ?

—Pas mauvaise ; le général est gourmand, M. Yvan ne crache pas sur les bons morceaux...

En entendant ce nom d'Yvan, Luce avait imperceptiblement tressailli.

—Qu'est-ce que c'est que M. Jean ? demanda-t-il.

—M. Jean, fit le marchand de vin en riant... Yvan, vous dis-je, Y... van, Yvan ! Tu ne connais pas ces noms-là, mon garçon ; c'est un nom étranger.

—Bon ! pensa Luce, le tutoiement commence ; puis il me prend pour un imbécile, cela va aller tout seul...

—Pour lors, ce M. Yvan...

—Eh bien ! c'est l'ami du général ; ils ne se quittent pas ; c'est lui qui s'occupe de tout le personnel, choisit les fournisseurs, règle tous les comptes, et il s'en dépense de l'argent dans cette maison !... C'est moi qui fournis le vin d'office ; eh bien ! croirais-tu cela, garçon, j'en ai pour quinze cents francs par mois...



—Serrez-lui le cou, s'il ne veut pas se tenir tranquille.

—Il y a donc beaucoup de monde ?

—Oh ! deux patrons seulement, mais au moins une trentaine de domestiques, chasseurs, valets de pied, jardiniers, sans compter l'office et la cuisine... et tout ce monde-là boit comme des éponges, sans compter ; j'ai ordre de leur donner en vin ordinaire et en eau-de-vie ce qu'ils demandent... Ah ! ils en ont bu pour deux mille francs le mois dernier ; il paraît que, dans leur pays, ils boivent cela comme de l'eau...

—Tiens ! ils ne sont donc pas Français ?

—Non ! il n'y a des Français qu'à l'office et à la cuisine, et quels drôles de noms ça vous a ; je ne peux pas en prononcer un seul ; ils se terminent tous en koff... en witch... en ski... que ça vous en donne envie d'éternuer.

Luce exultait ; un étranger au métier eût pu conserver des doutes ; mais lui, Luce, le policier émérite !... il n'en avait plus ; du premier coup, il avait mis la main sur le repaire. Que faisait cet Yvan et toute cette troupe de Russes chez un général nègre représentant du minuscule Etat de Panama ?

Pendant que Luce se faisait cette réflexion, le marchand de vin, qui était de cette race de beaux parleurs qui, une fois lancés, ne s'arrêtent plus, avait continué à défiler son chapelet.

—Et puis, si tu les voyais, garçon : heureusement qu'ils sont dans une maison princière, chez l'ambassadeur de Sa Majesté Panama.

LOUIS JACOLLIOT.

A suivre